

L'iconographie emblématique de Jésus-Christ.

LA GRENOUILLE (suite et fin)

LE CRAPEAU

IV. — LA GRENOUII.LE DANS LE SYMBOLISME DES VICES ET DE SATAN

Si les Égyptiens honorèrent la Grenouille en raison des caractères symboliques dont ils l'ont gratifiée, les Hébreux, au contraire, la rangèrent parmi les bêtes immondes : n'avait-elle pas été l'instrument du second des fléaux dont Yahweh frappa l'Égypte au temps de Moïse[1].

Et cette répulsion hébraïque paraît avoir son reflet dans le livre de l'Apocalypse, où nous lisons : « Je vis sortir de la bouche du Dragon, de la bouche de la Bête et de la bouche du faux prophète trois esprits impurs semblables à des grenouilles ; ce sont des esprits de démons qui font des prodiges[2] ».

Ce à quoi *La Clef* du pseudo saint Méliton — qui parait être en réalité du VIIIe siècle — a fait écho par ce verdict impitoyable et injuste : « La Grenouille c'est le démon[3] ». *Ranae daemones : Vidi de ore draconis… spiritus tres immundus in modum ranarum*. Mgr. Barbier de Montault dit avec raison que la Grenouille est ici confondue avec le crapaud, quant au sens symbolique.

V. — LE CRAPAUD, ANTITHÈSE DE LA GRENOUILLE

À cause de la ressemblance morphologique du Crapaud et de la Grenouille, le premier fut pris, très anciennement pour une antithèse au moins indirecte de l'autre.

Alors que la Grenouille n'inspire point de dégoût, le Crapaud, est partout, au contraire, l'objet de la répulsion générale tant à cause de l'allure pitoyable avec laquelle il se traine qu'en raison de la peau pustuleuse qui le recouvre et qui rejette parfois des viscosités dégoutantes et pernicieuses. Cet aspect malheureux à rendu l'homme injuste envers la pauvre bête au point qu'il en oublie qu'elle est un de ses plus utiles amis et l'un des plus vigilants gardiens de ses travaux horticoles en raison de son activité de vermivore nocturne[4] ; il ne faut donc pas, comme l'a fait

[1] Moïse, *Exode*, VI, 26-29 et VIII, 1-10.
[2] Saint Jean, *L'Apocalypse*, XVI, 13.
[3] Mgr B. de Montault, *Traité d'iconographie chrétienne*, t. II, p. 191.
[4] Voir Jean Rostand, *La Vie des Crapauds*.

Lacepède, en ses *Quadrupèdes ovipares*, vouer le Crapaud à tous les malheurs et souhaiter la disparition de son espèce.

Dans le symbolisme chrétien, le Crapaud à été pris pour figurer le vice de Luxure sous ses aspects les plus immondes. Au Moyen-Âge, les sculpteurs, les peintres, les graveurs nous le montrent avec le serpent et les lézards dévorant, comme à Moissac, les organes sexuels des réprouvés, ordinairement nus, où tétant goulument les seins gonflés de luxure ; c'est ce que nous voyons en maintes églises romanes, par exemple à Montmorillon (Vienne), à Saint-Cernin de Toulouse, à Saint-Jouin-de-Marnes (Deux-Sèvres), à Saint-Sauveur de Dinan, à Sainte-Croix de Bordeaux, à Charlieu (Loire), à Moissac, et en maints autres lieux[1].

La manducation du Crapaud par les damnés fut aussi représentée comme la punition infernale du péché de gourmandise. *Le Grand Calendrier des Bergers*, qui est de 1840, fait ainsi raconter par Lazare, après sa résurrection, ce qu'il vit en l'autre monde du sort des damnés :

« Sextement, dit le Lazare, i'ai veu en une valée ung fleuve ort et trespuant au rivaige duquel estoit une table avec touailles deshonnestes ou les gloutons et gloutes estoient repuz de crapaulx et aultres bestes venimeuses ». Et la gravure sur bois qui accompagne ce texte montre, avec une verve endiablée — c'est le cas de parler ainsi — les diables les plus invraisemblables qui enfournent, de force, d'horribles crapauds dans les bouches démesurément ouvertes des maudits[2].

Dans le symbolisme des vices, le Crapaud fut aussi l'emblème de la Jalousie, ce qui expliqua que M. Rostand, dans son *Chantecler* a pris ce batracien pour image de la plus basse envie.

Mais le rôle le plus ordinaire du Crapaud est de figurer directement le démon (Fig. IX) : Sur le portail de l'église de Saint-Léger de Montbrillais (Vienne), le Crapaud sort de la bouche d'un possédé qu'un prêtre exorcise, XIIe siècle. À Foussais (Vendée) sur l'une des archivoltes du portail, XIIe siècle, le Crapaud voisine avec la Sirène, autre emblème du démon de la Luxure (Fig. X). Sur la chape du pape Clément V, conservée à Saint Bertrand de Comminges, et qui est du XIVe siècle, le Sauveur communie Judas, non pas avec du pain, mais avec un crapaud en raison de ce texte de saint Luc : « Or, Satan entra dans Judas[3] » et de

[1] Voir notamment, A. de Caumont, *Abécédaire archéologique*, I, p. 59. — É. Mâle, *L'Art religieux du XIIe siècle en France*, p. 21, fig. 17 et p. 375, fig. 217.
[2] *Le Grant Kalendrier et Compost des Bergiers*, I, 1 x i x.
[3] Saint Luc, *Évangile*, XXII, 3.

celui de saint Jean : « Aussitôt que Judas l'eut pris (le pain consacré), Satan entra en lui[1] ».



Fig. IX. — Le Crapaud sortant de la bouche d'un démon. Miniature du XIVe siècle.
D'après Mgr Barbier de Montault, *Traité d'iconographie chrétienne*, t. II, p. 20, pl XX, no 217.



Fig. X. — La Sirène et le Crapaud. Portail de l'église romane de Foussais (Vendée), XIIe siècle.

À l'Ambrosienne de Milan, saint Michel ne perce pas de sa lance un dragon mais un énorme crapaud[2].

Ce rapprochement emblématique du Crapaud et de l'Esprit immonde et malfaisant a été fait jadis dans tout l'ancien monde : aujourd'hui encore, en Annam, le crapaud-buffle qui, dans le mystère des crépuscules, jette une sorte d'aboiement sinistre, passe pour véhiculer parfois en lui le *Macui*, l'esprit du mal.

En Europe, le crapaud desséché et pulvérisé — que l'ancienne pharmacopée utilisait de son côté — a toujours fait partie du bagage des satanistes campagnards, des sorciers de bas étage qui utilisent encore, en des philtres maléfiques, le pus

[1] Saint Jean, *Évangile*, XIII, 27.
[2] Barbier de Montault, *Traité d'Iconographie Chrétienne*, t. II, p. 18.

qu'ils raclent sur son dos et qu'ils accroissent en frottant la bête avec du sel (Nantais).

Animal utile dans l'économie générale de la création, le pauvre crapaud mérite vraiment d'être mieux traité par l'homme qu'il aide, à sa façon, autant que l'hirondelle et la bécasse.

VI. — LES CRAPAUDINES

Je ne connais qu'un seul cas où le Crapaud ait été favorisé par la crédulité d'autrefois, d'un caractère bénéfique, encore est-ce à la faveur d'une illusion qui lui coûtait souvent la vie.

Le Moyen-Âge avait hérité des siècles précédents cette croyance qu'il existerait, parfois, dans le crâne de très vieux crapauds une pierre merveilleuse[1], laquelle se développait après la mort du pauvre batracien. En France les pierres de cette illusoire origine furent appelées des *Crapaudines*, et elles ont joué un rôle important dans les coutumes traditionnelles jusqu'au seuil de notre époque contemporaine. On en vendait encore bon prix en 1634 sous le nom de *bézoard*. Les Grecs appelaient cette pierre fabuleuse *Batrachitès*, et les Latins, *Bora*.

Très anciennement, on croyait à la présence, dans ces pierres, d'une vertu divine : les augures, les devins, les consultaient ; des traditions qui se perdent dans les régions d'un très lointain passé leur accordaient la propriété de se couvrir de sueur au contact d'une coupe où la moindre goutte de poison aurait été versée. C'est pourquoi, très tardivement encore, les princes les recherchaient au moins à titre de curiosités et de raretés de prix : *L'Inventaire* des joyaux du duc d'Anjou, roi de Naples, de Sicile et de Jérusalem, dressé en 1360, mentionne une coupe de cristal, sertie d'émaux, dont le couvercle porte, à son bouton une « crapaudine », — De *L'Inventaire du Duc de Berry*, frère du roi de France et du Roi de Naples, 1416 : « une crapaudine assise en un anel d'or, item, sept anneaulx à pierres crapaudines ». — *De l'Inventaire du Duc de Bourgogne*, 1467 : « Deux crapaudines, l'une en ung anneau d'or, l'autre en un anneau d'argent[2] ».

À la fin du XVe siècle, Jean de Cuba distinguait deux principaux genres de crapaudines, la crapaudine blanche, « l'autre felle est extraicte du crapault estant encores en vie et palpiant, elle a au meillieu ung œil de couleur bleue. Et en nos temps en fut extraite de ung crapault une petite verte[3] » (Fig. XI).

[1] Voir Boccone, *Observations naturelles*, 1674, p. 257.
[2] Cf. Léon de Laborde, *Glossaire français du Moyen-Âge*, p. 232.
[3] Jean de Cuba, *Hortus Sanitatis*, éd. franç. de Ph. le Noir, 1530, IIe part. IV, des Pierres, XXVII, *Le Borax*.



Fig. XI. — L'extraction de la « Crapaudine », d'après l'édition de 1539, de l'*Hortus Sanitatis*, de Jean de Cuba, *loc. cit.*

Au XVIIe siècle, Boccone a raconté toutes les vertus médicales qu'on attachait encore de son temps, et notamment en Italie, à ces pierres, et, plus tard, l'anglais Mares dira qu'en son pays la pierre crapaudine était « souverain remède contre beaucoup de maladies, si bien que, touchant quelques parties envenimée, blessée ou piquée, par une bête venimeuse, la crapaudine fait cesser le mal ou l'enflure par simple attouchement[1] ».

Ajoutons que les crapaudines les plus recherchées étaient celles qui présentaient à leur surface supérieure un dessin en forme de croix ou d'étoile.

Dans son Pantagruel, Rabelais nous dit que « Chicanous au rouge muzeau portait au poulce de la main dextre ung gros et large anneau d'argent, en la palle duquel estoit enchassée une bien grande crapauldine[2] ». Et ailleurs, il nous montre Panurge passant au doigt de la sybille de Panzoult « une verge d'or bien belle. en laquelle estoit une crapauldine de Beusse, magnifiquement enchassée[3] ».

Les crapaudines sont de nature assez variables : les unes sont des concrétions animales de toutes provenances[4]. Les plus célèbres, depuis Rabelais tout au moins, celles de Beusse, aujourd'hui Beuxes, près Loudun (Vienne) sont de petits oursins fossiles plus ou moins translucides par voie de cristallisation, variété de *coïdia conica*, échinite de petite taille. On les recueillait encore il y a quelque cinquante ans, on les montait en pendentifs comme des talismans précieux à l'encontre de beaucoup de maladies et d'adversités[5] (Fig. XII).

[1] Cf. Mares, *Glossary*.
[2] Rabelais, *Pantagruel*, liv. IV, XVI, éd. de 1732, t. IV, p. 90.
[3] Ibid. *op. cit*. t. III, chap. XVII, éd. de 1732, t. III, p. 110.
[4] Voir Th. Brown, *Essai sur les erreurs populaires*, t. I, liv. III, p. 312 ; et Colin de Plancy, *Dict. Infernal*, p. 159.
[5] Renseignement de M. le Comte M. de Rilly (août 1928).



Fig. XII. — La « Crapaudine de Beuxes » (*Coïdia consca*), grosseur réelle.
Du cabinet de l'auteur et provenant de M. le Comte de Rilly, 1931.

Au dire d'Albert le Grand[1], on doit beaucoup priser les crapaudines qui offrent naturellement à leur surface l'image plus ou moins distinctes d'un crapaud. Boccone qui a publié, dans l'ouvrage cité plus haut, un bon nombre de crapaudines siciliennes en montre une qui porte assez vaguement cette image (Fig. XIII) ; mais quand la nature avait oublié de l'y mettre, il n'était pas défendu de réparer cette distraction ; c'est ainsi que la troisième bague à batracien de la collection Londesborough, qui est d'argent, provient de Londres et semble être du XVIe siècle, porte gravée sur la pierre de son chaton un crapaud dû au burin d'un artiste expérimenté (Fig. XIV). Je suppose que cette pierre est de cette roche cornéenne compacte et amygdalaire qui se trouve dans les filons de galène du Derbyshire et que les Anglais appellent *Toad stone*, « pierre de crapaud[2] ».



Fig. XIII. — Crapaudine naturelle portant la vague silhouette du crapaud, publiée par Boccone,
Recherches et observations naturelles, Amsterdam, 1674, p. 227.



Fig. XIV. — Bague à crapaudine, travail anglais, XVIe-XVIIe siècle.
— Coll. Londesborough. Voir *Catalogue*, p. 9, n° 30.

[1] Ap. Léon de Laborde, *op. cit*.
[2] Voir H. Landrin, *Dict. de Minéralogie*, p. 333.

Toute superstition n'est d'ordinaire que le reflet faussé d'une idée religieuse ou d'un symbole dont le sens a dévié au cours d'un trop long pèlerinage sur la route du temps ; qui nous dira la pensée première de laquelle est née l'étrange et illusoire confiance des siècles passés en la pierre crapaudine alors que le crapaud leur répugnait totalement ? Simple produit de la sottise humaine ? Non. I1 y a autre chose. Comme la Perle marine, la Crapaudine passait pour déceler les poisons dans les breuvages de trahison, et pour annuler les effets des venins mortels, propriétés qui se rattachaient d'ordinaire, dans l'esprit de nos pères tout pétri de foi chrétienne, à l'idée de Celui qui a dit de ses disciples parfaits : « Ils prendront des serpents en leurs mains, et s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera point de mal[1] ».

Qui donc soulèvera demain le voile de mystère qui enveloppe l'origine de la pierre crapaudine ?…

Orly (Seine).

Louis CHARBONNEAU-LASSAY.



[1] Saint Marc, *Évangile*, XVI. 18.